Un Bel-Ami au service de l'esprit

Un cours d'Alain au lycée Corneille de Rouen

Alain fut professeur au lycée Corneille de Rouen d'octobre 1900 à janvier 1903. Il y poursuit brillamment son activité au sein des Universités Populaires ; recommandé au député-maire Louis Ricard par le député de Lorient Guieysse, il participe en 1902 à la campagne malheureuse du premier, rédigeant sans doute à peu près à lui seul le "torchon de journal" (ainsi le qualifie-t-il) qui tient lieu d'organe de campagne, *La Démocratie rouennaise*. A Rouen encore, il rencontre Marie-Monique Morre-Lambelin, mais aussi Henri Texcier, professeur de Lettres au Lycée Corneille, cofondateur de la *Dépêche de Rouen et de Normandie*, qui fera appel en 1903, pour soutenir les premiers pas d'un journal sans ressources, à la plume de son ami devenu depuis peu parisien. A Rouen toujours, ville universitaire enfin conquise après les "brumes de Lorient", il travaille avec acharnement à se "donner une ambition", et adresse à la *Revue de métaphysique et de morale* une série d'articles dans lesquels, après les *Commentaires aux fragments de Jules Lagneau* publiés en 1898, il s'efforce de construire pierre à pierre l'édifice théorique qui lui semble devoir prolonger l'impulsion philosophique et doctrinale reçue de son maître. A Rouen enfin, il enseigne, ce qui est aussi continuer son maître, et se taille en deux années une réputation sans doute moins sulfureuse qu'à Lorient, mais rapidement récompensée par la réussite spectaculaire de certains de ses élèves, et particulièrement du jeune Émile Herzog, futur André Maurois, qui obtient en 1902 le Prix d'honneur au Concours Général, ce qui ne contribue sans doute pas peu à propulser le jeune professeur vers une chaire parisienne.

De ces années, on ne peut que déplorer aujourd'hui que les traces soient encore si difficilement accessibles. Les articles publiés dans la *Revue de métaphysique et de morale* n'ont jamais été rassemblés dans une édition courante. De l'enseignement d'Alain, nous n'avons guère conservé que des témoignages partiels, revenant surtout sur la forme et sur la puissance d'impulsion, bien moins sur la matière, à l'exception notable de certains cours publics dispensés au collège Sévigné. Mais les témoignages, celui de Maurois mis à part, nous peignent l'enseignant parisien, et souvent d'après-guerre. Et bien rarement le contenu de ces cours nous est rendu accessible.

L'exception concerne précisément Rouen. Le titre renvoie à un double témoignage, et à la présentation du contenu du cours. Témoignage celui de Jean Texcier, le fils d'Henri Texcier, dans son article « Salut à Alain », écrit pour *Le Populaire Dimanche* du 27 mai 1951 :

Tout jeune, j'ai connu Alain quand il vint, en 1899, enseigner à Rouen la philosophie. Il succédait à son camarade Léon Brunschvicg et venait du lycée de Lorient, précédé par une légende extraordinaire où le solide "maître à penser", tout à fait dégagé des contraintes universitaires, se mêlait au "libertin", Dom Juan normand aux yeux clairs, aux larges épaules, portant de belles moustaches à la Maupassant - dont il avait la puissance sportive. Un "Bel-Ami" qui eût été philosophe et grand esprit. Emoi des jeunes filles, inquiétude des mères, terreur des maris, mais idole de ses élèves auxquels ne déplaisait pas la double réputation de leur maître, si peu doctoral, tout ensemble de chair et de pensée.

Témoignage encore d'André Maurois dans ses *Mémoires* (1948) :

Au lycée de Rouen, en 1901, nous attendions, mes camarades et moi, l'année de philosophie avec une impatience d'autant plus grande que notre philosophe était un homme déjà célèbre. Il se nommait Émile Chartier, mais signait "Alain", dans la Dépêche de Rouen, des Propos quotidiens, écrits dans un style de poète et pensés avec une vigueur que nulle prudence ne retenait¹. À l'Université Populaire de Rouen (ces groupes d'éducation mutuelle existaient dans toute la France depuis l'Affaire Dreyfus), il parlait chaque semaine et ses adversaires politiques eux-mêmes convenaient que ses discours étaient originaux et beaux. Quant à ses élèves, nos camarades plus âgés, ils étaient, comme les fidèles d'une religion ésotérique, à la fois enthousiastes et secrets. Un de mes anciens, Canet, depuis Directeur des Affaires Religieuses au Quai d'Orsay, avait obtenu l'année précédente le Prix d'Honneur de Philosophie.

"Tu verras", me dit-il mystérieusement, "sa classe ne ressemble à rien de ce que tu as entendu jusqu'ici."

Nous ne fûmes pas déçus. Le tambour de la rentrée roula. Les rangs défilèrent devant Corneille et nous allâmes nous asseoir sur les bancs de la classe de philosophie. Soudain la porte s'ouvrit en coup de vent et nous vîmes entrer un grand diable à l'air jeune, belle tête normande aux traits forts et réguliers. Il s'assit à sa table, sur l'estrade, nous regarda un instant en souriant, puis alla au tableau noir et écrivit : "Σὰν Ὄλῃ τῷ Ἰούβελ, ἡ τῶν ἐπιλογεῖαν „τεον". Il me chercha des yeux² :

"Traduisez", me dit-il.

"Il faut aller à la vérité avec toute son âme".

Chartier nous laissa méditer pendant quelques instants sur la phrase de Platon, puis commença un cours sur la perception.

"Considérez", nous dit-il, "l'encrier qui est sur ma chaire. Quand je dis : cet encrier, qu'est-ce que je désigne ? D'abord une tache blanche et noire de forme déterminée que voient mes yeux. Ensuite une sensation de résistance lisse que constate ma main. (Il tendit la main et toucha l'encrier). Mais comment est-ce que je sais que la sensation de résistance lisse et la tache blanche sont le même objet ? Qu'est-ce qui, en moi, peut découvrir une identité ? Mon œil ? Certainement non, puisque mon œil ne peut pas toucher... Ma main ? Certainement non, puisque ma main ne peut voir... Par où nous comprenons tout de suite que, si les philosophes nous disent que rien ne peut être dans l'intelligence qui n'ait été d'abord connu par les sens, il faudra nous méfier..."

¹ Curieuse erreur de Maurois, qu'il reproduit à chaque fois qu'il évoque sa rencontre avec Alain ; à l'époque, seule la *Dépêche de Lorient* a vu apparaître la signature destinée à devenir illustre, et il ne s'agissait absolument pas d'articles quotidiens, ni de ce "style de poète" qui s'affirmera peu à peu. En revanche Émile Chartier avait déjà fortement affirmé sa présence aux Universités Populaires de Rouen au cours de l'année 1900-1901, comme à Lorient l'année précédente.

² Le détail semble indiquer qu'Alain avait entendu parler par ses collègues des qualités de l'élève Herzog, au moins en tant qu'helléniste, qualité à laquelle cet amoureux du grec, qui se jetait dans Platon et Aristote sans dictionnaire, était particulièrement sensible.

Ce témoignage est complété dans *Choses nues* (1963) : « *Visite d'Edouard Le Roy. Il y est question de Dieu. Il me cite une phrase de Hegel qui, soudain, illumine d'un bref éclair tant d'obscurité : "La nature et l'esprit ne peuvent se réconcilier qu'en Dieu". Je me souviens alors de la première classe d'Alain. Il nous avait montré que les sensations visuelles, tactiles, auditives, etc., ne peuvent se réunir pour former l'idée d'un objet que si, au-delà des sens, il y a l'esprit... De la même manière, si j'admets (et je l'admets) que le monde est à la fois dans mon esprit, et réel hors de mon esprit, l'union ne peut se faire qu'en quelque chose de plus grand à la fois que l'univers et que mon esprit. Ce quelque chose, pourquoi ne pas l'appeler Dieu ? - "J'accepte le mot, bien que chargé de prestiges, disait Alain. C'est que je cherche, dès que j'ai résolu de ne plus tromper, c'est la pensée, ce n'est pas ma pensée. L'esprit dépasse l'homme."*

On retrouve ici l'essentiel de la légende, et aussi des amorces d'analyses auxquelles chacun associe le nom d'Alain. Caractère central de la problématique de la perception, critique de l'empirisme, analyse serrée des sensations propres à chaque sens ; mais plus nettement dans le second passage de Maurois, philosophie de l'esprit, méditation de la conciliation ultime de la nature et de la pensée. Que fut alors l'enseignement de ce Bel-Ami au service de l'esprit ?

De l'élève Herzog, nous n'avons rien conservé. Mais il se trouve que de ce Louis Canet, qu'il mentionne dans ses *Mémoires*, autre excellent élève, qui collectionna lui aussi, un peu moins que Maurois il est vrai, les prix d'honneur, nous sont parvenues des notes de cours d'une merveilleuse précision.

J'ouvre ici une parenthèse nécessaire. Ces notes, et la figure de Louis Canet, avaient fait l'objet d'une présentation fort élogieuse dans l'ouvrage que nous avons consacré, avec Cécile-Anne Sibout, Loïc Vadelorge et Philippe Monart, à la présence d'Alain à Rouen. Force nous est de signaler aujourd'hui que, comme l'a montré un article récent, Louis Canet a joué sous Vichy un rôle assez détestable, refusant, avec une sévérité supérieure à celle même du Commissariat aux Affaires Juives de Darquier de Pellepoix, les propositions de dérogation au statut des Juifs pour l'accès aux fonctions universitaires. On s'abstiendra donc désormais d'éloges exagérés à l'égard du personnage, dont nous avons pu écrire qu'Alain, qui ne semble pas avoir entretenu quelque rapport que ce soit, même lointain, avec lui après les années de Rouen, eût été fier de son élève.

Mais revenons au cours. Les notes de Canet se limitent à ce qu'on appelait alors le cours de Psychologie ; mais ce cours formait pour Alain, comme pour son maître Lagneau, le cœur de son enseignement ; on le comprendra mieux tout à l'heure. Ce cours nous conserve la trace d'un enseignement lui-même contemporain d'une activité philosophique particulièrement riche, et toute centrée sur la Psychologie. En cette rentrée 1900, Chartier a déjà rédigé les *Commentaires aux Fragments de Jules Lagneau* en 1898 ; deux études sur la mémoire, parues en janvier, juin et septembre 1899 ; il vient de livrer à la *Revue de métaphysique et de morale* un article intitulé *Le problème de la perception* (il paraîtra en novembre) ; il écrit à Halévy qu'il "pense de temps en temps au *Spinoza* sur lequel [l'éditeur] Delaplane compte" (l'ouvrage paraîtra début 1901) ; il rédige des conférences prononcées l'hiver précédent aux Universités Populaires de Lorient, dont l'une au moins paraîtra dans la *Revue de métaphysique et de morale* de janvier 1901 sous le titre "Le culte de la raison comme fondement de la République". Il poursuit en même temps la rédaction des dialogues signés « Criton » dans la même *Revue de métaphysique et de morale*, comme il s'astreint à rendre compte du congrès de Philosophie de 1900.

Ce travail acharné est au fond une œuvre de fidélité. C'est en creusant l'enseignement reçu à Vanves que le jeune Chartier se constitue dans ces années 1894-1900 une profondeur philosophique. Le vieux Lachelier, alors inspecteur général, ne s'y trompait pas. Le 18 octobre 1900, répondant au jeune professeur qui le remerciait pour son soutien à sa candidature rouennaise, il lui écrivait : "Je suis très touché des sentiments que vous voulez bien m'exprimer. Je suis heureux aussi d'avoir pu contribuer, avant ma retraite, à vous faire obtenir un poste que vous me sembliez mériter, par votre enseignement, par vos travaux (je vous savais l'auteur des dialogues signés *Criton* dans la *Revue de métaphysique*), j'ajoute, et par votre piété envers la mémoire de M. Lagneau".

Dès l'année scolaire 1894-95, le jeune professeur, qui déchiffre les manuscrits de son maître récemment décédé, écrit à Halévy en évoquant son cours de l'année : "J'ai fait des choses curieuses au sujet de la Perception, que j'achève en ce moment. L'œil est la synthèse de la main et de l'oreille. Helmholtz est un très grand philosophe ; il n'y a pas d'étude plus féconde que celle de la Perception. Mais je tremble devant l'imagination, car cela est tout entier à faire" (16 décembre 1894). Helmholtz, auteur d'une célèbre *Optique physiologique*, était une des références favorites de Jules Lagneau, qui lui reprenait l'essentiel de son analyse de la vision. Il sera, de la même façon, une des références permanentes d'Alain. En janvier Chartier revient sur ses propres leçons : "Je me noie dans l'Imagination, mais je m'en sortirai". En février il traite de l'Association des idées : "Il y a des choses à dire que tu ne trouveras jamais si tu n'enseignes pas. Même dans l'A[ssociation] par continuité, il y a de la pensée, car les choses ne seront jamais contiguës si l'on n'a pas une *raison* pour les enchaîner" (9 février 1895). Le 4 mars : "J'ai dit sur l'idée du Moi de bonnes choses, mais qui modifient profondément les "bonnes choses" que j'avais dites à Pontivy sur la même question". Le 29 avril il traite du Jugement, retrouvant le mouvement du cours de son maître, dont il disait souvent qu'il n'avait réellement traité que de la Perception et du Jugement.

Le cours de 1900

Avant 1894, on chercherait en vain à retrouver dans les lettres à Halévy la trace d'un enseignement épousant le mouvement qu'on pourra suivre ici. En revanche les notes de Canet ressuscitent une structure qu'un familier des cours de Lagneau reconnaîtra aisément. Ce qui nous en est conservé comprend tout d'abord une introduction consacrée à l'idée de philosophie. Suit une seconde introduction, consacrée cette fois à l'objet de la psychologie ou de la vie pensante. La « théorie de la connaissance » comprend alors deux parties : Perception, Imagination, très inégales d'ampleur, l'étude de la perception s'étendant sur environ 160 pages, la théorie de l'imagination sur 55 pages.

La philosophie

On y retrouve d'abord les leçons inaugurales sur la philosophie, où se mêlent un respect plus proprement "alinien" des « représentations communes » et la progressive explicitation de la tâche de penser à laquelle se livrait Lagneau, le tout scandé par des formules d'autant plus émouvantes qu'elles reprennent, à travers le triple filtre de l'élève Chartier, du professeur Chartier, de l'élève Canet, le plus souvent à la lettre les formules les plus fortes de Jules Lagneau.

Un philosophe, c'est d'abord un type d'homme, une figure que le sens commun permet d'identifier de manière assez précise : cela reviendra toujours sous la plume d'Alain. Mais les doctrines sont contradictoires : comment unifier la philosophie au sens technique du terme ? La distinction des trois degrés de la connaissance permet de le faire. Chacun peut distinguer la connaissance par ouï-dire, la connaissance par expérience, de la plus irréfléchie à la plus construite, connaissance déductive : la hiérarchie même est posée par la *pensée de la connaissance*. Revenant sur la *déduction* comme forme supérieure de la connaissance, Chartier enchaîne, et c'est l'essentiel : « nous savons que cette connaissance est plus parfaite que les deux autres. Nous *connaissons* sa supériorité ; c'est une autre connaissance, une connaissance de la connaissance, qui étudie l'étude : c'est la *réflexion*, qui est un retour sur soi-même ». D'où une première définition : « *la philosophie est la réflexion, l'étude de l'étude, l'étude de l'esprit, la connaissance de la connaissance* ». Elle est la science ou l'étude de l'esprit (« ce qui connaît ») comme universel.

Jusqu'ici tous peuvent s'accorder sur cette définition, qui n'implique nulle doctrine. Mais il faut « ouvrir la porte et cesser de discourir sur le seuil ». Et l'engagement du jeune professeur est ici un engagement *spiritualiste*, à la suite, indique-t-il, de Descartes et du « paradoxe idéaliste » : la philosophie est plus précisément « la science de l'esprit (ou de la pensée) », mais « considéré comme condition de toute réalité ».

On pourra même être surpris du ton de certaines conclusions, dans lesquelles resurgit, plus que le ton familier à un lecteur d'Alain, celui de la grande tradition réflexive que Jules Lagneau portait avec, contre et par-delà son maître Lachelier :

Expliquer [on a conservé les analyses de Lagneau consacrées à l'idée d'explication], c'est transformer une pensée confuse en une pensée plus claire, c'est faire apparaître dans la confusion l'ordre et la lumière. Or l'obscur, le confus, c'est l'inférieur ; le clair, c'est le supérieur ; donc l'inférieur s'explique par le supérieur ; expliquer, c'est faire sortir de l'inférieur confus le supérieur clair qui y était caché, c'est débarrasser le parfait de l'enveloppe d'imparfait qui le dérobaient à la vue. Le principe de la pensée incomplète est donc la pensée complète : « l'Acte, a dit Aristote, est antérieur à la puissance ». Les formes inférieures s'expliquent par les supérieures, et le principe de toute explication de la supériorité, c'est de retrouver dans le confus la pensée parfaite. Ainsi la condition de toute pensée imparfaite est dans une pensée parfaite où tout est explicite et que nous appelons Dieu.

La décomposition de la pensée

La réserve (« science de l'esprit ou de la pensée ») est d'autant plus importante que « nous appellerons particulièrement *pensée* l'esprit de l'homme, et *esprit*, la pensée, l'esprit universel ». Pour préciser la nature de cet *objet* de la philosophie, Chartier fait l'économie des considérations de "méthode", si décisives, quoique méconnues, dans l'enseignement de Jules Lagneau. Il est vrai que dans son esprit, la question de la réflexion reprend les méditations de Lagneau concernant l'usage de la « méthode réflexive » en philosophie – de même, on le verra, que le cours porte la marque de l'analyse, elle aussi traditionnelle, de l'usage en psychologie de la méthode déductive et de la méthode expérimentale. Mais le professeur Chartier ne s'embarrasse pas de ces questions de méthodes, qui permettaient à son maître de développer (peut-être de façon trop abstraite, séparée de l'objet) la théorie de la méthode réflexive. Lorsqu'il livrera des années plus tard les *Célèbres leçons*

de Lagneau au public, il laissera à nouveau dans l'ombre ces « préliminaires ». Mieux vaut produire la méthode en acte. Chartier ouvre donc son cours sur un chapitre dont il emprunte le titre et le mouvement à son maître : "Décomposition de la pensée – Les degrés et les formes de la vie pensante". Le titre est évidemment biranien, (il renvoie au célèbre *Mémoire sur la décomposition de la pensée* de 1802-1805). Mais il reprend surtout la forme qu'en donnait le cours de Jules Lagneau. Ce cours de Lagneau s'inspirait lui-même visiblement, du moins en son début, de l'enseignement que dispensait Jules Lachelier à l'École normale Supérieure, et qui se présentait comme l'affirmation d'une volonté de synthèse entre l'héritage kantien et l'impulsion de Maine de Biran. Dans le *Cours de psychologie* de Lachelier, les trois « formes » de la pensée (intelligence-sensibilité-activité) sont effectivement empruntées à Kant, et les trois degrés à la distinction des trois « vies » distinguées par Maine de Biran (vie inconsciente – vie de conscience – vie divine), le tout aboutissant à un tableau reproduisant fidèlement le célèbre "Fragment 35" de Jules Lagneau.

Trois formes, trois degrés : connaissance ou intelligence, activité, sensibilité ; instinct, conscience ou intelligence, raison. D'où le tableau :

	Connaître	Sentir	Agir
Raison	Réflexion	Amour (béatitude)	Liberté
Intelligence	Science (expérience, déduction)	Sentiment (espoir et crainte, amour et haine)	Volonté
Instinct (nature)	Perception (mémoire)	Sensation	Réaction

Mais l'essentiel est de montrer, d'une façon très classiquement anti-empiriste, qu'il n'y a pas là une séparation entre des ordres de faits, et moins encore entre des facultés séparées. Connaître suppose nécessairement sentir, en ce sens que « connaître c'est connaître un objet comme vrai », ce qui implique que « la pensée subit le vrai, donc l'objet doit avoir sur elle une action coercitive ». Connaître c'est donc pâtir, subir, sentir. Mais connaître suppose en même temps un effort de la pensée pour s'en *rendre compte* : « il faut que le sentir soit expliqué par quelque chose d'extérieur et de distinct de la pensée, et l'on doit chercher hors de soi l'objet réel qui est la cause de ce que l'on éprouve : c'est agir ». Si l'on en revient à la sensibilité, il faut rappeler qu'on ne sentirait d'ailleurs pas même sans cet effort, qui au fond de l'effort de connaissance opposera ce que je sens à ce que je dois penser, l'affection à la pensée absolue, faisant de tout acte de pensée l'effort pour se hisser à la pensée absolue de ce qui m'affecte. Sensibilité, activité et connaissance ne faisant qu'un, on conçoit que le programme de Psychologie, malgré cette tripartition scolaire, logique et fondée en raison, se résorbe, pour finir, tout entier dans la théorie de la connaissance, ce dont témoignaient déjà les cours de Jules Lagneau. Ainsi, les remarques du disciple *explicitent* la nécessité intérieure qui dispense d'étudier à part la question de l'activité et de la sensibilité, de même que les leçons finales (imagination, mémoire, moi) pousseront encore plus loin que Lagneau le caractère systématique des leçons (et des questions) de Psychologie.

Le problème de la perception

On retrouvera chez Chartier une étude de la perception, s'arc-boutant sur une analyse détaillée des conditions physiologiques de la perception et sur une attention aux recherches les plus

contemporaines de la psychologie expérimentale ; on retrouvera la succession : conditions physiologiques de la perception, analyse séparée de chaque sens, analyse de la collaboration des sens, de l'idée d'objet et donc de la notion d'espace, longs développements consacrés aux illusions des sens, qui illustrent de la façon la plus riche le travail de la perception ; retour enfin sur les théories empiriste et nativiste de la perception. On est ici, si l'on veut, chez le maître, de retour dans la classe du maître, ou plutôt dans un atelier où l'ancien élève, reprenant les formes et les structures, fouillant à sa façon les mêmes objets, revisitant les mêmes enjeux, tout cela s'accompagnant, il faut s'en souvenir, de la lecture des manuscrits dont il est dépositaire, et qui rassemblaient les notes préparatoires au cours.

Mais le « problème de la perception » n'est pas seulement de montrer que la perception est une construction, d'y distinguer, selon le vocabulaire du cours, *l'inné* de *l'acquis*, le subi du construit, mais de « chercher le nécessaire, ce qui peut être donné et ce qui doit être acquis ». Chartier insiste sur ce que le cours de Lagneau pouvait avoir de « déductif », à la façon de l'article *Psychologie et métaphysique* de Jules Lachelier. Il s'agit de montrer dans le corps l'effectuation d'une exigence de connaissance du monde comme réel. C'est à cela que vise la patiente analyse du corps humain, et c'est pour cela que les leçons s'achèvent sur la construction de l'espace par l'activité de la mesure. Mais cela est perceptible dès les premières leçons.

Dès l'Introduction à la théorie de la connaissance, Alain anticipe en effet assez brutalement sur les conclusions de l'étude de la perception, en indiquant d'emblée la nécessité *a priori* de la forme spatiale de la perception extérieure. Connaître, rappelle-t-il, c'est connaître l'Un du multiple. La matière, c'est le divers. La forme, c'est l'unification du divers. Connaître suppose donc « un lien qui fasse l'objet réellement indivisible en un sens, et homogène sans que les parties soient [in]distinctes. « Ce lien entre les objets multiples, c'est l'espace, forme nécessaire de toute connaissance. » Et pour user, il me semble que ce n'est pas un hasard, d'un autre vocabulaire, Chartier ajoute : « Ce n'est que dans l'espace qu'il peut y avoir connaissance du réel ; tout objet connu est connu comme compris dans une partie de l'espace, c'est-à-dire comme *image*. » Jusqu'ici nous sommes chez Lagneau, même si l'usage constamment répété du terme d'image renvoie assez probablement aux premières pages de *Matière et mémoire*. Mais Chartier va pousser bien plus loin que Lagneau l'analyse de la conscience du corps propre, ou de la spatialité intérieure pourrait-on dire, et retrouver par là l'unité des analyses consacrées à la perception et de celles qui concernent l'imagination, la mémoire et le moi.

Reprendre ces analyses revient à prendre au sérieux un des fragments de Jules Lagneau : « Le corps est dans l'esprit », mais en le détournant visiblement de la fonction de cette phrase dans l'enseignement du maître, et reprendre une méditation demeurée fort obscure au disciple lui-même. Il faut penser la nécessité métaphysique du corps, et particulièrement, formule paradoxale, « déduire le cerveau de la pensée ». Cette démarche, « déductive » au sens réflexif et néo-kantien du terme³³, évoque autant les recherches de Lachelier dans son article *Psychologie et métaphysique* que les leçons de Lagneau. Au fond il s'agira d'articuler la nécessité métaphysique de la vie de la pensée

³³ Ch.IV, p.50 : « Nous avons jusqu'ici déterminé [faudrait-il préciser : *a priori* ?] les conditions de la perception pour tout être. Il n'y aurait aucun intérêt à continuer cette étude, car nous ne saurions trouver toutes les formes [possibles] des êtres. Abandonnons donc la déduction et cherchons comment les conditions de la perception sont réalisées dans l'homme ». Le c.III est donc un exemple parfait de *méthode déductive* en psychologie.

comme effort de connaissance du réel et les conditions psycho-physiologiques de la spatialité du corps propre, elle-même condition de la représentation dans l'espace.

Il faut expliquer un peu, au risque d'être un peu obscur. Rappelant la distinction entre les sensibles propres (vocabulaire d'Aristote) ou qualités secondes (Descartes) et les sensibles communs ou qualités premières (l'étendue et ses modes), le chapitre II rappelle que les sensibles propres (qualités *subjectives*) nous renseignent davantage sur notre nature propre que sur celle des objets. Plus fortement, qu'ils *supposent* les qualités premières : ainsi le poids et la résistance supposent la représentation de l'étendue, particulièrement la notion de *direction*, à laquelle le texte de la *Revue de métaphysique et de morale* réserve un traitement attentif. Les qualités premières (objectives), sont des variétés de la distance, « un système de distances parcourues ou à parcourir » (36). Or nous savons que la notion de distance qui nous sépare des objets s'engendre en nous au terme d'un travail d'interprétation qui met en relation les données des différents sens et se structure à ce titre de façon progressive lors de l'éducation des sens. La distance est *anticipation de l'esprit par rapport à la perception*. Elle est « construite et imaginée ; et puisque l'étendue est un système de distances, l'étendue est imaginée ou construite par l'esprit.

Mais cette *anticipation* n'est pas « arbitraire ». Elle est le sentiment d'une *nécessité objective de la série des sensations*. Comment cela est-il possible (comment est-il possible de percevoir le monde comme monde ?). Ici deux réponses, l'une examinant les conditions de la perception pour tout être en général (c.III), l'autre revenant au cas particulier de la perception chez l'homme, ce qui revient à penser la *nécessité métaphysique*, premièrement du corps vivant (c.III), deuxièmement (c.IV) du corps de l'homme, et particulièrement du rapport entre l'activité de pensée, la forme du corps et la fonction du cerveau.

Le problème de la perception se ramène à la question qui termine l'article de 1900 : « comment est possible, pour un être percevant quelconque, la connaissance de l'ordre fixe d'une diversité infinie de sensations ? » Pour tout être pensant, la représentation d'un monde comme ordre fixe suppose le *parcours de cet ordre* ; elle suppose à ce titre que l'être sentant ne soit pas un point sentant, mais une *multiplicité sentante*, autrement dit « une multiplicité de points sentants ayant chacun une manière propre de sentir, c'est-à-dire ayant un signe spécifique qui lui soit propre » (43). Ces points sentants eux-même doivent constituer un ordre fixe, sinon l'ordre parcouru ne sera pas reconnu comme le même, donc comme contraignant. Autrement dit il faut un *espace intérieur* pour qu'il existe un *espace extérieur*, et c'est ainsi que Chartier prétend fonder *a priori* l'existence des *signes locaux* dont le physiologiste Lotze (1817-1881), et Wundt (1832-1920) après lui, avait développé la théorie. Mais le système de ces points sentants identifiés par leur signe local, qui permet de les construire dans l'image d'un corps, comment puis-le connaître comme ordre fixe ?

Pour percevoir, le corps doit donc se connaître lui-même comme « l'ordre fixe d'une série de points sentants ». Il faut donc d'une part qu'il soit *sensible* et *automobile*, et d'autre part que toutes ses sensations soient liées entre elles. Cette condition est réalisée par le système nerveux. Chartier en rappelle les trois types : interaction généralisée de tous les points sur tous les points, existence d'un point central, existence de centres secondaires. Le cerveau est ainsi le signe de l'unité du corps vivant. Voilà pour le sensible. Mais il faut aussi que le corps soit *automoteur*, car sans un parcours des parties les unes par les autres, le sentiment de l'espace corporel ne saurait naître.

Ce qu'on appelle perception concerne le « poste central ». En cas de lésion du cerveau, si « je » ne sens plus, ma main, elle continue en un sens à *éprouver*, mais on ne parle plus de perception – « je » ne suis pas ma main. On peut aussi déduire de cela que plus le cerveau unifie, plus la perception est riche, et plus l'intelligence se développe.

Il ne faut pas conclure, du fait qu'en séparant une partie du corps du cerveau, la perception disparaît, que le cerveau soit le siège de la perception ; c'est l'unité qui est condition, et cette unité étant rompue, les autres points sentants ne retentissent pas de l'action exercée sur la partie séparée.

Il faut alors en revenir à l'homme, et déployer l'analyse du système nerveux humain qui définit la forme proprement humaine de l'unification des sensations.

Je n'en mentionnerai que la conclusion, qui montre bien la direction assignée aux analyses apparemment purement physiologiques que développe le chapitre : « *Au point de vue philosophique, le cerveau n'est pas donné plus qu'autre chose. C'est même une des images qu'il nous arrive le plus rarement de percevoir. Nous ne verrons jamais le nôtre ; nous n'en avons une idée que par une généralisation tirée de l'expérience. Il n'est qu'un objet comme un autre. Nous l'imaginons. Ainsi le cerveau, bien loin d'être une chose dans laquelle serait la pensée, n'est qu'une image dans la pensée et par la pensée. Nous parlons du cerveau sans le voir, nous l'évoquons, nous raisonnons à son sujet. Le cerveau et le corps sont donc dans la pensée. La question n'est donc pas d'expliquer la pensée par le cerveau, mais le cerveau par la pensée ; il faut comprendre comment la pensée est amenée à se représenter la nature individuelle sous la forme d'un corps vivant qu'elle appelle son corps, et à admettre que ce corps suppose un cerveau. Il faut déduire le cerveau de la pensée.* »

L'imagination, la mémoire, le temps

On ne peut ici faire au sujet de l'imagination, de la mémoire, du temps et de l'idée du moi une analyse, ni même une présentation parallèle – outre que cette analyse obligerait à revenir davantage sur les articles de 1899 que sur le texte, beaucoup plus resserré, du cours de 1900-1901. Mais le passage me semble ménagé dès les premières leçons par une remarque du chapitre III (conditions générales de la perception). Alain y formule l'hypothèse du corps sentant réduit à un point parcourant un ordre de sensations. « Y aurait-il pour ce point une connaissance de l'ordre comme ordre ? – Non, car de deux choses l'une : s'il sent [à la fois] A, B, C, les impressions produites seront confondues en une seule. S'il ne sent que A, puis B, puis C, à chaque moment il n'éprouvera qu'un des éléments ; il ne pourra connaître l'ordre. Le dilemme enveloppe le cas où X connaissant B se souviendrait de A, car il faut toujours qu'il éprouve deux impressions distinctes, ce qui n'est pas possible, puisque X est un point. Il faudrait en effet pour cela qu'il y eût dans X deux parties distinctes, ce qui est contraire à l'hypothèse (...). Il faut donc que l'être sentant soit autre chose qu'un point sentant ; il faut qu'il soit une *multiplicité sentante*. »

Ce que je veux remarquer ici, c'est que s'y trouve esquissée la théorie de la mémoire comme condition de la perception. Cette théorie de la mémoire se développe dans la partie consacrée à l'imagination. L'imagination est effectivement étudiée dans ses espèces (imagination propre à chaque sens), dans ses degrés (rêverie – rêve – hallucination) et dans ses formes (mémoire, invention). L'essentiel tient dans la distinction de ces deux formes, qu'on croit pouvoir distinguer en

opposant une forme passive (copie d'un objet perçu antérieurement) qui serait *mémoire* et une forme active de l'imagination qui serait *invention*. La mémoire est définie *la représentation, dans une pensée individuelle, d'une image déterminée, avec l'affirmation plus ou moins explicite ou précise que cette image a déjà été connue antérieurement par la même pensée*, il faut se garder de la penser comme *survivance*. La prétendue conservation des traces de nos perceptions n'est, dit Chartier, « qu'une supposition que nous faisons pour expliquer le souvenir ». La loi réelle de la conservation est la loi de l'habitude, par laquelle l'action accomplie préfigure l'action à venir. « Toute action crée une habitude, et tout acte que fait un être laisse une trace, non pas dans son cerveau, mais dans sa manière d'être habituelle. Donc tout être qui agit, conserve ; et la loi du recommencement est la loi fondamentale de tout être pensant (...). S'attacher à l'être, malgré le changement, tel est le fondement de l'habitude ». Mais cet acte est fondamentalement l'acte de la raison : « c'est l'habitude de lier les objets connus comme réels aux objets qui les entourent, qui fait la force de l'association par contiguïté (...) La volonté est donc à peu près toute puissante dans l'évocation, et le fondement de la mémoire n'est pas la mnémotechnie, mais la raison ».

Mais cela revient à dire que l'ordre intérieur est effet de la volonté, et qu'à ce titre il ne constitue pas à proprement parler un *espace* intérieur, mais prend la forme de cet autre ordre fixe, irréversible celui-là, qu'est le temps. Comme représentation, le temps est « une représentation plus intellectuelle et plus réfléchie que l'espace » ; vivre dans le temps suppose conscience, et conscience de l'action volontaire. Mais ces analyses, développées dans les trois articles de 1899, et qui mènent de la question de la mémoire à celle du temps et à la question du moi, Chartier n'a visiblement pas le temps de les développer devant ses élèves. C'est pourtant sur ce terrain qu'il lui semble aller plus loin, dans la conscience synthétique des questions de psychologie, que le souvenir que lui avait laissé l'enseignement de Lagneau. En commentant en 1898 le Fragment 26 de son maître pour la *Revue de métaphysique et de morale*, Chartier remarquait déjà :

Il est admis généralement qu'un « état d'âme » comme une colère, ou un chagrin, peuvent être observés comme des objets, grâce à la mémoire qui les fait revivre tout en nous laissant le sang-froid nécessaire à une réflexion impartiale et clairvoyante. Il est pourtant évident que la mémoire ne saurait être considérée comme une faculté incorruptible, sans communication avec le caractère et la volonté, avec les idées et le jugement de celui qui se souvient. Si percevoir un objet étendu c'est déjà construire cet objet en le simplifiant et en l'expliquant conformément aux exigences de la pensée, à bien plus forte raison reconstituer une émotion passée ce sera la construire, la créer, la tracer, avec des éléments simples et idéaux, tout à fait de la même manière que le mathématicien construit des figures complexes au moyen de droites et de points. Cette construction sera nécessairement générale, puisqu'elle sera conçue comme vraie, c'est-à-dire comme nécessaire ; par exemple, tel sujet pensant, voulant reconstituer une colère passée, la reconstituera nécessairement en conformité avec son caractère et ses jugements actuels, non pas telle qu'elle a été, car le fait ne se recommence pas, quoi qu'on puisse faire, mais tel qu'il juge que cette colère a dû être, étant donné ce qu'il pense maintenant de lui-même et de cette colère qui fut sienne. Le vrai nom de cette construction, ce n'est pas souvenir, c'est idée au sens propre du mot, c'est-à-dire nécessité purement mentale ou, si l'on veut, noétique, par opposition à la nécessité conçue comme extérieure, et, toujours réductible à des éléments mathématiques, c'est-à-dire à une formule, à un nombre, nombre étant pris ici, comme l'entend Platon, au sens de rapport (...).

Il est remarquable que cette réduction à une idée de tout fait psychologique conservé par le souvenir jette un jour nouveau sur la question même de la mémoire. (...) La mémoire apparaît, non plus comme une fonction automatique, mais comme une construction où la raison du sujet pensant a une part prépondérante, la reconstitution du passé étant ainsi, à parler exactement, la construction de ce qui ne passe pas et qui par suite, se conserve. Dès lors le temps n'apparaît plus comme un ordre de succession en fait, mais comme le schème d'une succession nécessaire, qui reste vraie, au moins en prétention, sous le changement. C'est seulement de cette manière que l'on peut, au point de vue philosophique, expliquer la Conservation ; car, qu'un fait soit conservé, qu'un ordre de succession entre des faits soit conservé, cela est absurde dans les termes : il n'y a que le rationnel, que le nécessaire qui demeure, et le Moi n'est et ne dure qu'autant qu'il est rationnellement construit. C'est dans ce sens et non ailleurs qu'il faut chercher la théorie philosophique de la mémoire.

Conclusion

Cela revient à dire que ce cours de 1900 ne peut être envisagé séparément des études partielles, mais bien plus amples, que Chartier développait dans le même temps à destination de la *Revue de métaphysique et de morale*. Et c'est peu dire que d'indiquer que ce corpus attend encore ses chercheurs. Mais ces indications, et notamment celles qui concernent le *Cours sur la perception* peuvent du moins laisser entendre en quel sens, dans l'enseignement de Chartier, l'apparence « positiviste », l'enracinement dans les recherches les plus contemporaines en physiologie, en psycho-physiologie particulièrement, n'a rien d'une concession à la modernité scientifique préluant à la formulation de thèses spiritualistes. Comme chez Lagneau, comme de façon plus abstraite chez Lachelier, c'est par la réflexion sur le sentiment en soi de l'esprit absolu, ou par la culture de ce sentiment, que se réinvestit la pensée du corps et de sa présence au monde comme déploiement intégral de l'exigence de pensée. Cela sans doute nourri d'Aristote, car c'est donner bien du sens à l'expression « Tous les hommes désirent naturellement savoir ». Le texte consacré aux *Perceptions du toucher*, qui paraît dans la *Revue de métaphysique et de morale* en mai 1901, et qui est donc exactement contemporain de ce cours, en risquera la formule suivante : « En toutes choses, nous trouvons toujours, si nous cherchons bien, un commencement avant le commencement, et non pas un commencement plus humble et plus petit que ce qui en résulte, mais au contraire un commencement plus complet et plus parfait que tout ce qui en résulte. Comprendre ce que c'est que l'esprit, c'est comprendre que toute question d'origine nous jette dans un cercle, et que toute la pensée est antérieure à toute pensée. Pour connaître son propre corps, il faut percevoir, mais pour percevoir, il faut déjà connaître son propre corps. Pour penser, il faut d'abord vivre, et la vie est la pensée enfermée et impliquée. Tel est le résultat de l'analyse de nos perceptions, si nous la poussons assez loin. Le rôle de la Raison est à reconnaître que la tâche de l'intelligence est déjà faite ».